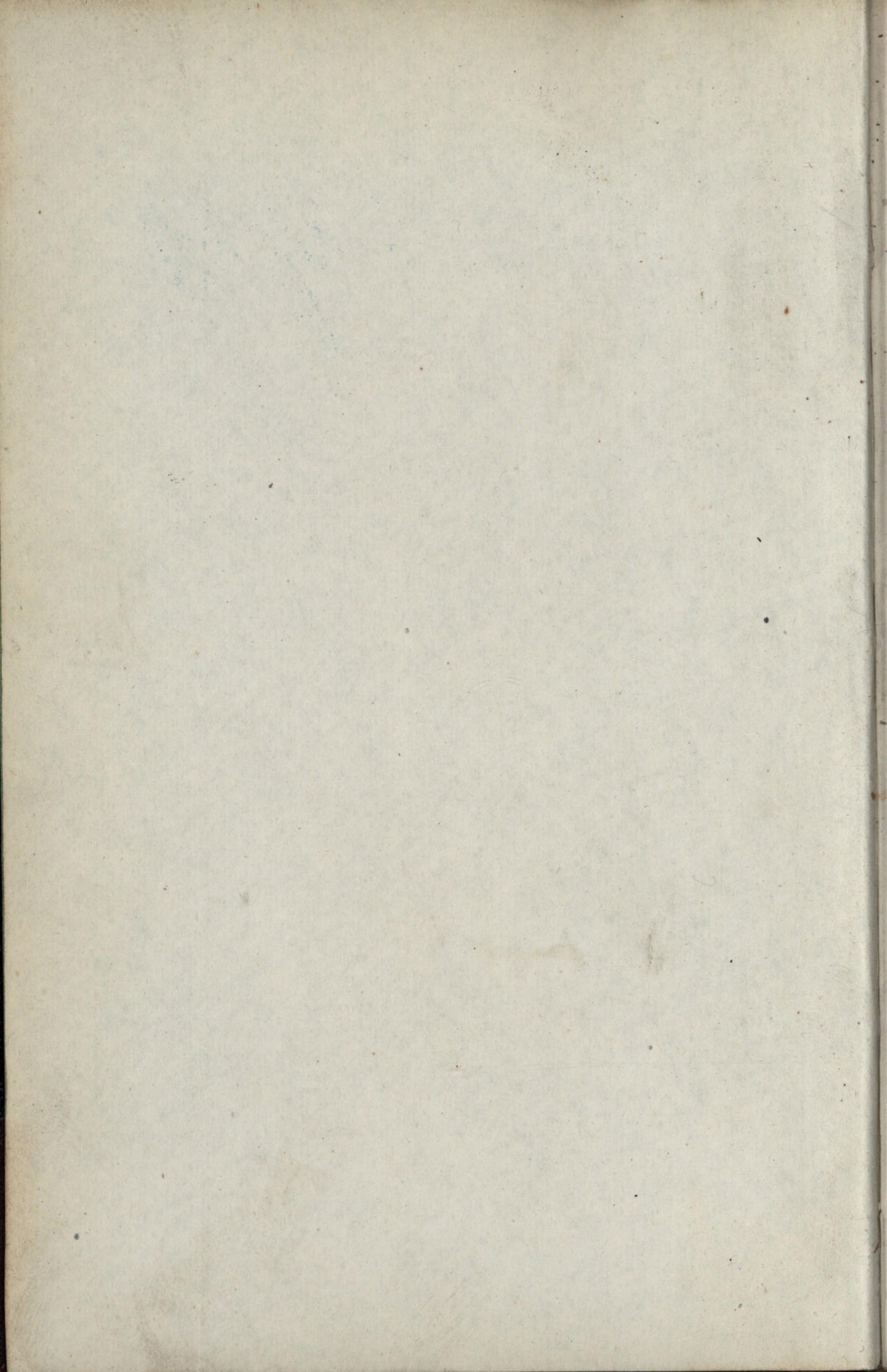


LK 220



499





4999

R499



12

1870

1870



~~331~~

R 499



HISTOIRE DU LIED



132



---

Brux.—Typ. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et C<sup>ie</sup>, r. Royale, 3, impasse du Parc.

---

LK 220  
Zeneművészeti Főiskola  
• LM 211/1987 •  
Liszt Múzeum

660.

331

R 499

HISTOIRE

# DU LIED

4999

OU

LA CHANSON POPULAIRE

EN ALLEMAGNE

AVEC UNE CENTAINE DE TRADUCTIONS EN VERS ET SEPT MÉLODIES

PAR

ÉDOUARD SCHURÉ



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

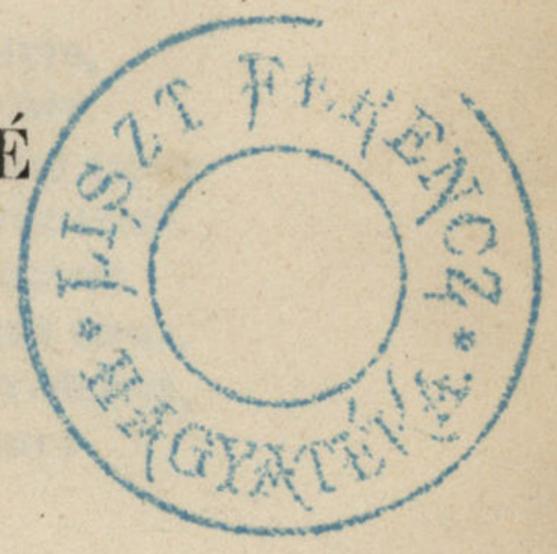
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15  
Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



HISTOIRE

DU LIED

LA CHANSON POPULAIRE

EN ALLEMAGNE

PAR M. EDUARD SCHUBERT

PAR

EDUARD SCHUBERT



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

105, RUE DE LA HARPE, 105

A. LACROIX, VERBODEN TOEGANG

A. LACROIX, VERBODEN TOEGANG

1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

R 499



# HISTOIRE DU LIED

OU

LA CHANSON POPULAIRE EN ALLEMAGNE



Le monde est une grande lyre,  
Où l'Esprit sans cesse a vibré.  
Tout chante! et l'âme à l'âme aspire  
Et veut se joindre au chœur sacré.  
Ce sont ces voix enchanteresses  
Qui d'amour font frémir ton cœur.  
Oh! sens le bonheur des tristesses,  
Sens la tristesse du bonheur!

Chant éternel, ô chant immense,  
Va, cours sur les créations;  
Cherchez-vous, cœurs pleins d'espérance,  
Embrassez-vous, ô nations!  
Qu'un sentiment vous réunisse,  
Répondez-vous de ci eux en ci eux;  
Qu'en vous l'Humanité jaillisse  
Et vous serez la voix des dieux.

HERDER.

331



# HISTOIRE DU LIED

30

## LA CHANSON POPULAIRE EN ALLEMAGNE

La grande est une grande lyre  
 Au lyrisme sans cesse à l'œuvre  
 Quel chantet de l'âme à l'âme arrive  
 Et quel se jante au monde entier  
 Ce tout en vers enchanteur  
 Qui s'élève au-dessus de tout  
 Et qui se fait entendre en tout

Chant d'âme, chant d'innocence  
 Qui nous sur les cieux  
 Cherche vers nous plus d'espérance  
 Plus de cœur, plus d'attention  
 Plus de sentiment, plus de raison  
 Plus de sagesse, plus de bon sens  
 Plus de vie, plus de joie  
 Plus de tout, plus de rien

~~331~~

R 499



A M. ALBERT GRÜN,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ALLEMANDE

A STRASBOURG.



MAITRE ET AMI,

C'est vous qui le premier m'avez introduit sur la terre vierge de la poésie allemande. Alors que mes regards incertains et ravis la contemplaient de loin sans pouvoir l'embrasser, vous m'avez pris par la main pour me conduire dans le pays de mes rêves. Vous m'y avez guidé d'un pas sûr et d'une main ferme, vous m'en avez fait parcourir les sites grandioses, les magiques profondeurs, et de hauteur en hauteur vous me fîtes monter jusqu'aux sources

purés de la poésie primitive. Je vous dois d'avoir bu hardiment à ces eaux fortifiantes. Car vous m'avez dit maintes fois qu'il suffit d'y tremper ses lèvres pour haïr à jamais la beauté fardée qui n'est qu'un mensonge et pour aimer plus fortement la beauté naïve qui est une sainte vérité.

Quand je résolus d'esquisser une histoire du *Lied*, vous ne m'avez pas seulement offert vos conseils et votre expérience, vous m'avez permis de puiser dans vos travaux, vous m'avez aidé de votre zèle, vous m'avez soutenu de votre enthousiasme qui souvent faisait honte au mien. Permettez que je vous en remercie à cette place et que je vous offre ce livre comme un faible témoignage de ma reconnaissance. Mieux que personne vous en connaissez les imperfections, mieux aussi que tout autre vous savez que c'est l'ardent amour de mon sujet qui m'a mis la plume à la main. Quelle que soit la destinée de ce premier essai, je lui dois un bonheur qui m'est cher entre tous, c'est de nous avoir uni dans une même pensée : la régénération de la poésie française par l'étude de la poésie populaire et primitive. Cette pensée n'est encore qu'un espoir. Puisse-t-elle devenir un jour l'ambition des jeunes poètes d'une France nouvelle!

E. S.

MR 499

## AVANT-PROPOS

---



Qu'est-ce qu'une vraie chanson populaire ? A ce mot, je gage qu'un Français de bonne compagnie est prêt à se boucher les oreilles et qu'il va demander grâce avant d'avoir rien écouté. Et pourquoi ce soudain effroi ? C'est qu'on vient d'éveiller en lui de fâcheuses images et des souvenirs peu littéraires. Il se rappelle aussitôt une bruyante noce de village où paysans et paysannes chantent à tue-tête, entre la bourrée et un coup de vin, une chanson trop joyeuse dans le plus inintelligible des patois, ou bien il songe au mendiant déguenillé qui récite, à une foire de campagne, sa complainte, en s'accompagnant d'un violon à deux cordes ; à moins qu'il ne pense à certain roulier qui, entre chien et loup,

lui jeta à la face un refrain brutal qui, loin de flatter sa rêverie, lui fit serrer le pommeau de sa canne. Le cabaret, la guinguette, le plaisir vulgaire et grossier, il ne voit que cela dans les chansons populaires. En somme, il est de l'avis de du Bellay qui disait, dans son *Illustration de la langue françoise* : « Laisse-moi toute cette vieille poésie françoise comme ballades, chants royaux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent le goût de notre langue. »

Et que va dire de la poésie populaire un poète parisien de nos jours? Chez lui, le dédain fait place au scepticisme et un sourire d'incrédulité, plus mortifiant que le mépris, vient errer sur ses lèvres. Il ne croit pas à la poésie populaire et n'y croira jamais. Non seulement elle ne saurait le toucher, elle n'existe même pas pour lui. En effet, comment appeler de ce nom les couplets qu'on fredonne dans les rues de Paris, où un calembour et une allusion équivoque tiennent lieu de franche gaîté et de sel gaulois? On dit, il est vrai, que le peuple parisien a chansonné de tout temps les grands ridicules, les ministres insolents et les lois iniques. Si Mazarin revenait, peut-être dirait-il en riant : Qu'ils chantent, pourvu qu'ils obéissent! Mais aujourd'hui, la chanson des rues n'en est plus là, elle se vautre dans le ruisseau. Un couplet sur n'importe quoi n'a jamais rien coûté aux

Parisiens. Ne sont-ils pas, par droit de naissance, le peuple le plus spirituel du monde? Il faut bien qu'ils s'en délassent quelquefois en célébrant d'illustres criminels, des dompteurs de bêtes féroces ou des chanteuses en renom. Mais est-ce bien le peuple qui trouve ces chansons? Point du tout. Des vaudevillistes les composent pour des comédiennes en vogue, celles-ci les miment et les déclament plutôt qu'elles ne les chantent, aux applaudissements d'une foule qui ne demande qu'à rire en public de ce qui l'ennuierait chez elle et, le lendemain, elles font fureur dans tout Paris; huit jours après, elles ont fait le tour de la France. Car, que peut faire la province, sinon répéter ce qui se fait à Paris? Depuis des siècles, c'est sa consigne et son ambition.

Je sais bien que tout poète parisien s'est proposé, une fois en sa vie, d'aller chercher en province une inspiration plus fraîche. Peut-être est-il allé jusqu'à épier les pipeaux rustiques de la muse populaire en un pays perdu, mais qu'il est revenu désenchanté! Il a rencontré, dit-il, dans la plaine, des paysans stupides et corrompus, sans surprendre un rayon de sentiment ou d'imagination sous leur lourdeur ou leur madrerie; dans la montagne, des hommes durs, méfiants, renfermés, qui l'ont toisé comme un ennemi, au lieu de le saluer comme un pro-

tecteur. Et si, par hasard, dans une lande de la Bretagne ou de la Marche, quelque sauvage pastourelle a frappé son oreille, il a trouvé ces rimes bien insignifiantes, presque toujours vides de sens, cette musique bien bizarre et par trop négligée. Comme ces modulations traînantes lui ont fait regretter les magnifiques cadences finales qu'on entend au théâtre des Italiens! Et puis, quelle langue gauche, que de fautes de prosodie, quel étrange patois! Pas un de ces alexandrins en équilibre sur l'hémistiche qui réjouissent la conscience classique, pas une de ces rimes sonores et coquettes qui font les délices des fantaisistes, mais des élisions, des assonances, des vers qui n'en sont pas. Faut-il s'en étonner, d'ailleurs, et peut-on supposer quelque instinct supérieur de l'art à des valets de ferme et à des vachères? Sornettes que tout cela, superstition d'une civilisation blasée, supercherie de quelques esprits chagrins, agréable mensonge comme l'amour, comme tout le reste. Il n'y a de vrai au monde que Paris. Il y retourne et retrouve sa bohème charmante, ses rimes, et sa poésie. Des sonnets bien ciselés, une épithète saillante, une strophe échevelée, un trait d'esprit adroitement glissé dans une phrase sentimentale, un paysage des tropiques ou une odalisque au bain, à la bonne heure! au moins cela excite l'imagination en chatouillant

les sens. Voilà qui est beau ! Quant à cette pauvre poésie populaire, il n'en faut point parler. Figaro a raison : ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

Dans les villes, la gaudriole, dans les campagnes, la chanson mystérieuse et incompréhensible, disons tout simplement sotte et nulle, voilà ce qu'est la poésie populaire en France, voilà, du moins, ce qu'y ont vu la plupart des Français. Car, à vrai dire, la France possède, comme toutes les nations du monde, encore une autre poésie du peuple, sérieuse et pleine de sentiment primitif. Celle-la a captivé depuis longtemps l'attention des chercheurs intrépides comme M. de la Villemarqué. Gérard de Nerval, ce candide songeur, en a entrevu les beautés et George Sand en a parlé en grand poète dans plusieurs de ses romans. Malheureusement, nous n'avons de cette poésie que des restes ; son développement normal a été arrêté par l'abus de la rhétorique en poésie, par le goût fatal du convenu, par la pression des villes sur les campagnes et surtout par la centralisation littéraire de notre pays. Il n'en est pas ainsi chez d'autres nations. Interrogez un Écossais, un Suédois, un Allemand, un Tchèque ou un Polonais, un Serbe ou un Grec, ils ne parleront qu'avec une émotion contenue, mêlée d'un respect filial de leur poésie populaire et nationale. Leurs plus

beaux souvenirs s'y rattachent; ils les ont entendu moduler dans les solitudes de leurs montagnes et retentir dans leurs fêtes patriotiques. Elles ont égayé le foyer du paysan et le manoir du gentilhomme; à travers de longues générations, elles ont bercé le pauvre et le riche, le faible et le fort des mêmes joies et des mêmes tristesses. Quand le proscrit les murmure à l'étranger, la patrie lui apparaît comme par magie. Il savoure ces paroles si simples, ces mélodies si naïves qui établissent entre lui et ses compatriotes absents cette union indestructible, plus forte que le temps et que l'exil, douce fraternité, consacrée par un même sentiment des grandes choses de la vie, par une communauté de douleurs, de foi et d'espérance.

Pour comprendre le rôle que peut jouer dans la vie, pour mesurer toute la grandeur que peut atteindre la poésie populaire, il faut aller dans ces pays mêmes. Traversez l'Allemagne, vous y trouverez partout le chant, le *lied*, dans sa vigueur première avec l'inimitable parfum du terroir. En Alsace, dans la Forêt noire, ou dans les riantes vallées du *Rheingau*, par un beau jour de mai, un dimanche après-midi, on ne peut manquer de rencontrer de jeunes paysannes qui se promènent bras dessus bras dessous le long des haies et des ruisseaux. Elles chantent à deux voix des mélodies d'une douceur pénétrante et

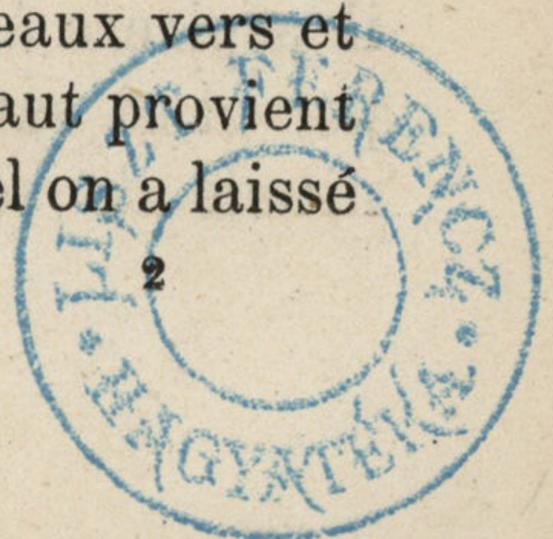
d'une pureté limpide. On écoute; et dans leurs paroles touchantes on entend revenir le rossignol, l'amour, le bien-aimé, l'adieu, et soudain ces noms immortels et magiques reprennent sous la vibration de ces voix virginales le charme inexprimable qu'ils durent avoir dans la bouche de celui qui les inventa. Parfois aussi dans les grandes plaines de la Westphalie, les moissonneurs entonnent le soir des cantiques solennels qui s'élèvent avec majesté dans le silence des campagnes vers le ciel empourpré des derniers rayons du soleil. Dans les Alpes bavaroises, le chasseur de chamois et la pastoure qui vivent sur l'*alme* (1) n'ont pas oublié les vieux refrains de la vallée, ils les répètent au départ et au retour en se saluant de loin, et leur poitrine vigoureuse en bondit de plaisir avec une énergie tout alpestre. Dans les vallées gaies et fantastiques du Harz, on peut retrouver encore au bord d'un précipice, à l'ombre d'une vieille forêt de sapins, une hutte couverte de mousse où la pensive fileuse endort ses enfants avec sa capricieuse chanson de rouet. Tous ces chants dont la profondeur mystérieuse nous attire, lors même que nous n'en saisissons pas le sens précis, sont les restes vivants d'une riche poésie popu-

(1) Nom donné par les habitants du Tyrol aux hauts pâturages des Alpes.

laire jadis florissante. Les littérateurs allemands la connaissent, l'admirent et l'ont soigneusement recueillie. Bien plus, qu'on lise les grands poètes lyriques de l'Allemagne depuis Goethe et Bürger jusqu'à Heine, Eichendorff et Geibel, on y retrouvera à chaque page le ton, les formes, les motifs et l'esprit même de cette poésie. Demandez aux Wolfgang Müller, aux Roderberg, à tous les jeunes successeurs de la grande école lyrique allemande, demandez-leur ce qu'ils pensent de la poésie du peuple, ils vous diront sans doute qu'ils lui doivent leurs meilleures inspirations, leur verve et leur verdeur. Les plus forts, s'ils sont sincères, avoueront même qu'ils désespèrent de jamais atteindre la vive originalité de leurs modèles. En un mot, on peut dire que ce qui fait la vitalité, la profondeur et la beauté vierge de la poésie lyrique des Allemands, c'est avant tout la richesse et la beauté de leur poésie populaire, c'est le retour passionné des poètes modernes à cette source jaillissante, c'est la résurrection triomphante de l'âme du peuple dans le génie des grands artistes.

On le voit, la poésie lyrique n'est pas en France ce qu'elle est en Allemagne, et nos plus grands poètes sont loin d'être pour la nation ce que les poètes allemands sont pour la leur. Malgré le beau mouvement qui commence en 1820 et finit

en 1848, malgré les trois ou quatre hommes de génie qui lui ont donné son impulsion, notre poésie est restée trop généralement un luxe de la classe lettrée, œuvre des habiles et plaisir exclusif des délicats, un exercice de haute école dont la rhétorique et la déclamation font presque tous les frais. Elle n'a trouvé que rarement ces accents qui vont droit au cœur et transportent d'enthousiasme l'ignorant comme l'homme cultivé. Trônant dans les salons et dans les cercles littéraires, elle ne s'est pas assez promenée sous le grand ciel. Elle n'est pas entrée au cœur de toute la nation, parce qu'elle ne s'y est pas assez réchauffée. N'hésitons pas à dire qu'elle est restée jusqu'ici un art de haute fantaisie et n'a pas su devenir une religion universelle et sacrée pour tous. Or, voilà justement ce qu'elle est en Allemagne. D'où vient cette différence? Pourquoi manquons-nous en vers de ce naturel, de cette forme spontanée, musicale et parlante qui se grave pour toujours dans l'esprit comme une simple et belle mélodie? Ce défaut serait-il inhérent à l'esprit français, ferait-il partie de notre vie morale et de l'organisme de notre langue? Je ne le crois pas. Mais si notre poésie manque de simplicité, si nous avons trop de beaux vers et pas assez de beaux chants, ce défaut provient surtout du profond oubli dans lequel on a laissé



languir notre poésie populaire et du dédain suprême dont les hommes de lettres l'ont accablée pendant longtemps. Certes, elle aurait elle-même plus d'un enseignement à nous donner, plus d'un secret à nous dire. Mais avant, ne serait-il pas opportun de jeter un coup d'œil sur l'évolution remarquable qui a donné à nos voisins des œuvres à la fois naïves et parfaites, populaires et pleines d'élévation, profondément nationales et largement humaines. S'il se produit en France une renaissance lyrique, elle aura, sans aucun doute, un caractère plus populaire que tous les mouvements précédents. Je veux dire que cet art se mettra à la portée d'un plus grand nombre. Il importe donc d'étudier la poésie du peuple, c'est à dire celle qu'il fait, pour savoir ce que doit être la poésie populaire, c'est à dire celle qu'on fait pour lui. Quant à ceux qui ne se lassent de répéter que la poésie est morte, que l'âge de la science et de l'industrie saura s'en passer, ils abusent un peu de la naïveté du public. La poésie lyrique est une des formes éternelles par lesquelles l'esprit humain a exprimé et exprimera ses plus hardis élans vers le beau, le bien et le vrai. Tant que le présent ne pourra satisfaire l'homme, et il en sera toujours ainsi, il aspirera à un avenir où il puisse se développer et se savourer lui-même dans toute la plénitude de son être. Alors, quoi qu'il fasse, il

chantera. Mais le difficile est de trouver dans le monde qui vous environne, dans la langue que vous parlez, dans l'âme que vous portez en vous les images, les formes et la lucidité nécessaires pour donner un corps à ce monde idéal à peine entrevu. Voyons comment la chanson populaire y a réussi en Allemagne. Rappelons l'histoire de sa découverte, remontons à son origine, suivons-la à travers son développement et sa décadence jusqu'à sa magnifique régénération et demandons-nous enfin quelle a été son influence sur les grands poètes modernes. Il n'est peut-être pas d'étude mieux faite pour nous éclairer sur l'essence du lyrisme et sur cette force intérieure par laquelle il ennoblit la vie d'un chacun et aide à l'éducation de tout un peuple.

---



Il n'y a qu'une seule poésie, la franche, la vraie. Tout le reste n'est qu'illusion et pastiche. Le talent poétique est donné au paysan tout aussi bien qu'au chevalier; il ne s'agit pour chacun que de s'emparer de sa vie et de l'exprimer dignement; et pour cela, la condition la plus simple offre les plus grands avantages.

GOETHE.

Il y a dans cette notice, la mention  
de l'année 1793. Tout le reste n'est qu'une  
répétition de l'ancien régime. Les choses  
sont restées les mêmes. Les mêmes  
lois, les mêmes coutumes, les mêmes  
usages. Les mêmes hommes, les mêmes  
mœurs, les mêmes idées. Les mêmes  
passions, les mêmes vices, les mêmes  
vertus. Les mêmes talents, les mêmes  
faiblesses. Les mêmes grandeurs, les  
mêmes misères. Les mêmes gloires, les  
mêmes douleurs. Les mêmes honneurs,  
les mêmes larmes. Les mêmes joies,  
les mêmes peines. Les mêmes espérances,  
les mêmes craintes. Les mêmes amours,  
les mêmes haines. Les mêmes espérances,  
les mêmes craintes. Les mêmes amours,  
les mêmes haines.

Fin

# I

## DÉCOUVERTE DE LA POÉSIE POPULAIRE

Caractère sacerdotal du poète à l'origine des civilisations. — Le don poétique considéré comme une révélation divine chez les anciens, comme une faculté exceptionnelle chez les modernes. — Le peuple poète sans le savoir — Ses créations. — Les *Voix des peuples* de Herder. — Découverte des chants populaires de l'Allemagne — Nouvel horizon en esthétique et en poésie.

La vraie poésie est-elle une création spontanée de l'homme primitif ou l'œuvre réfléchie de la civilisation? Est-ce la vérité pour les grandes âmes et rien qu'un mensonge pour la foule, sublime folie de quelques-uns ou mystérieux désir qui tressaille dans les profondeurs de l'humanité? Tout le monde sent la poésie, diront les uns, le poète seul l'exprime. Qui n'éprouve le besoin de dire tout ce qu'il espère, tout ce qu'il aime et tout ce qu'il croit et de répandre dans les autres le flot de joie ou de douleur qui

le déborde? Mais c'est en vain. Le poète seul donne une voix éclatante aux aspirations confuses de ses semblables et met au jour l'idéal que nous portons en nous. — Illusion de votre vanité, diront les autres. Les petits imitent les grands sans les comprendre et ce qu'ils n'éprouvent pas, ils le feignent. Bien moins encore est-il juste de prétendre que la faculté poétique existe chez tout le monde, quoique peu développée. C'est un don rare et absolu qu'on ne saurait ni acquérir ni expliquer. On le possède ou l'on en est dépourvu; le reste est un mystère. Il y a un abîme entre le poète et ceux qui l'écoutent, rien ne saurait le combler.

L'histoire ne donne-t-elle point raison à ces incrédules? Les seuls poètes qui apparaissent à l'origine de l'âge historique ce sont les fondateurs de religions; prophètes entourés de quelques croyants, ils les animent de leur esprit, mais n'en reçoivent rien. Le premier pasteur nomade qui s'agenouilla sur le versant de l'Himalaya pour adorer le Dieu du feu et de la lumière eut une révélation extraordinaire. Sans doute qu'il sentit se presser confusément dans son âme les puissantes émotions qui nous troublent encore et qui devaient s'épanouir dans le cours des siècles en hymnes sans nombre comme sans fin; il dut frémir de sympathie à l'aspiration de tous les êtres vers la lumière et la vie,